

Poème de la seule vue

Alain Andreucci

Volume 38, Number 6 (228), December 1996

Lettres de France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32552ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Andreucci, A. (1996). Poème de la seule vue. *Liberté*, 38(6), 166–175.

ALAIN ANDREUCCI

POÈME DE LA SEULE VUE

Puisqu'aussi nous sommes abandonnés.

Cerise. Douleur.

Chemin aimé de personne.

Maison couverte de sang.

Regarde maintenant l'irréparable : les mains privées de
douleur le dos aveugle. Il faut.

Bâtir dans l'hébétude. Ce qui est certain.

Ainsi des oiseaux pourrissant sous l'aisselle.

Ou des poissons éclairant l'agonie.

Ou tel aussi, le nuage durci dans la rivière.

Appelle que nous sommes égarés, avec les dieux fuyant
dans le pavement de l'esprit.

Comme aux tâches très matérielles convient la pensée.

Et la transpiration de l'étonné.

Et le privilège de l'adieu.

Et le fusain friable des doigts de l'homme.

Comme le charbon dans les yeux aveugles du soutier.

Haine belle haine. Roi.

Cœur qui change de douleur : ô destruction roulant ses
têtes d'esclaves dans la nature !

Il y a des étoiles pour trouer la main.

Rouge clairière de l'affection. Jetée du ciel du soir
tournant la soif infirme dans l'écurie.

Petits abîmes creusant leurs puits de sang dans le corps.

Âge chassé de l'esprit.

Avec rien pour tenir la disparue.

Lèvre rameutant le feu sur la maison, avec la lumière
singulière et la faiblesse.

Ciel chargé sur des épaules sèches.

Tel le cœur libre de pourrir dans la corbeille, mieux que
les fruits.

Ô Réalité à gueule d'enfant !

Bras célestes, ainsi que la rivière fondant l'inépuisable
hors de nous.

Allons ! Allons Esquivons les dieux !

Étant forts des mains libres de l'abandon.

Et de la toiture crevée afin que le travail ne cesse pas.

Course torche la voix visible jetée.

Ainsi que courent d'épaisses rives vers cette soif qui est
une terre.

Matière aimée du chaos, privée du sens, avec bras
pourtant, afin qu'une agitation vide réponde.

À la navigation d'une justice.

Et que parle sans faim du feu cette bouche affaiblie par
les dieux.

Ô Nature ô petitesse !

Ainsi ils te renvoient, ces murs vivants.

Dans l'inhumain parler.

D'où te sont proches ces grands infirmes levés par
leur vue.

Portant dans les bras l'orage de leurs ossements.

Comme il convient.

Il faut cacher cela : l'ordre des choses la beauté.

La lèvre perpétuellement tremblée : cela est de feuilles.

Aussi nous ne mangeons pas la bête sauvage.

Ni ne mordons les tétons de cette fatigue criblant de rage
le ciel.

Là où croît la lumière avec la dureté
– ô pente merveilleuse des destructions !
Là est monde, l'inhabitable et la rouge amoureuse du
foyer.
Mangeant les yeux des jeunes époux, jetant dans l'ombre.
Les corps occupés de tant de félicité.
Afin que ce désert maladroit fasse un juste reflet du ciel.
Et le temps sans fin lui fait des yeux de fou.
Lampe du jeûne. Ainsi que se presse le rose hiver, il est
temps.
Où manger la lumière.
Joyeuse épouse roulant avec feu, car semblables au
nuage sont les jambes.
Qui ne portent plus. Aussi est ivre ce souffle ne soulevant
pas le matin : poirier rare.
Est le ventre abandonnant au ciel son désir non gonflé de
sang.
Belle inhabileté enfin qui tremble.
Comme on éclaire les joues des enfants demandant des
comptes à tant d'infirmité.
Ou une terre qui vole dans les corps.
Le plus précieux bien.
Cela a la forme du sable.
Cœur qui n'a pas de fin.
Poussant devant une solitude toujours plus qualifiée.

Nudité ! Mousse libre du sang, nuées des neiges courant
sous la poitrine : guerre qui ouvre tout cela. Bonté.

Tuile. Esprit.

Tels bouillonnent les astres qu'on ne voit pas.

Ainsi chante la pierre infime du défaut la chouette
blanche sans méfiance.

Le ventre vide tenu dans les deux mains.

Comme des poissons envolés de la barque.

Qui est le reflet glissant du ciel.

Naissant, tel est le cœur fermé sur les oiseaux des mains.

Maison qui hèle le feu pourrissant.

Ô lumière de la séparation ! Tête criant comme un navire.

Quai d'affamés intérieurs, hissant leurs bras : singes du départ.

Tonitruante désolation : celle qui parle avec un gibet dans les yeux.

Ainsi elle est la soif souffrante.

Comme l'œil proéminent des oisillons.

Aussi, elles touchent ces larmes comme le nuage qui jappe, par amour fuyant.

Et le moindre geste simule la peur, car le harnais coule au fond de l'océan et le harcèlement saisit l'homme libre.

Et que dans la chaleur des fers s'enfuient, qui sont comme une épouse regrettée, fait trembler.

Dans la nécessité commune, comme un vin passé les premières visions.

Quand une faiblesse remue le pourrissant ciel du soir.

Et que l'affolement tourne une roue dans le ventre.

Là est la clé du repos. Barbare.
Fontaine où roule la vue hachée.
Tirant à soi les fatigues muettes et les membres d'une
douleur.
Ainsi, nous dépendons du feu.
Baignant les tempes des hommes et les genoux
des bêtes. Bolide du sang loin de nous.
Comme la gravitation soudaine de l'horizon, l'œil
enfoncé dans le crâne.
Les plantes qui n'ont pas de pensée, ou des arbres
n'ayant que le cri de l'attaquant lorsqu'ils meurent.
Aussi ne comprends-tu pas le pain que tu manges : une
épine surhumaine.
Élevant la voix dans la gorge, beauté qui t'abandonnes
avec toi-même.
Et indifféremment tu ris et pleures.
Dans la bouche impossible qui marche avec toi.

Désir noir. Glace qui essore ce visage de fièvre : pauvreté
rouge comme les dieux.

Dans leur bouche se volatilise le matin.

Avec des cris pêle-mêle : le souffle et l'impossible tenant
les murs du logis.

Ô mâchoire polie du nouveau-né, faim des bêtes rivée
sur le portail.

Flamme sèche neige qui parle : tel est l'abîme où chanter.

L'égarement qui remplit le seau de la fenêtre.

Mesure comble et bourdonnante.

D'où s'échappent les ciels inhumains.

Ainsi le rayon d'une eau fraîche lointaine tirant à elle le
cerveau.

Ou des nuages murés dans la poitrine qui font tourner
leurs fortes rivières dans le cœur singulier.

Mais pris de force : c'est la douleur non ailée.

Qui embrasse la guerre sur la bouche : la beauté.

Levée avec des yeux de meurtre qu'on salue.

Longévité des feux. Terreur où viennent les corps. Le
campement. La soif brûlante.
Elle-même éveillée. Les mains qui fondent touchant au
ciel les ongles d'une durée.
Telle emplit la bouche la souffrante neige.
Le hurlement de soi. Une farine pour fermer les yeux
amoindris.
L'irrespirable. L'abondance.
Te frappant de ses poings saignants.
Ainsi est posé le toit.
Dans l'hiver pâle. L'étoupe qui prend feu. L'abandon.
Mais libre d'être son propre aveuglement telle une faim.
Comblant les yeux de la nature, le corps immense
mouvant ses bras d'herbe : le génie.
La toujours bienveillante la destruction.
Glaçant la tête de mille évidentes forêts la bête débile.
Mordant au ventre d'irrespirables cadavres la bonté.